CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts (du 12 au 16 mars 2024). ROSSINI : Tancredi. T. Iervolino, M. Monzo, S. Ballerini… P. E. Rousseau / G. Petrou.

Venise ou Ferrare ? Entre les deux finale du premier succès de Gioacchino Rossini, *Tancredi* (1813), l'Opéra de Rouen Normandie a choisi le deuxième, troquant le lieto fine vénitien contre la fin tragique ferraraise, qui voit le héros-éponyme expirait dans les bras de son amante Amenaïde. Une seconde version qui se termine sur les pages les plus sombres et les plus émouvantes jamais écrites par le Cygne de Pesaro (un bouleversant *arioso* accompagné par les cordes, mais en avance sur son temps, si bien que c'est la première version heureuse qui s'établira durablement ensuite).



A Rouen, le spectacle convainc de bout en bout, et notamment vocalement et musicalement, en offrant de Rossini une image à la fois bouleversante et flatteuse à l'oreille. Remplaçant au pied levé le chef italien Antonello Allemandi, son confrère grec **George Petrou** offre d'abord une Ouverture (un peu trop) survitaminée, à la tête d'un brillant **Orchestre de l'Opéra de Rouen Normandie**, avant de nouer les liens du drame et faire entendre le moindre trait signifiant. Sa direction musicale permet ainsi de faire se concentrer les auditeurs sur l'atmosphère nostalgique de nombreuses pages, au lieu de vivifier un art de "l'effet" qui priverait de leur consistance psychologique.

La distribution est superlative, même si le rôle-titre, incarnée par la mezzo italienne T**eresa Iervolino**, n'a pas toujours la puissance et la projection vocale requises par son personnage. Mais ce que l'on perd là aussi en "effet", on le gagne en pouvoir émotionnel, porté par un timbre aux moirures magnifiquement sombres, doublé d'une impeccable musicalité et maîtrise stylistique. Mais la révélation de la soirée est sans conteste **Marina Monzo**, la jeune soprano espagnole se montrant superlative à tous les niveaux. A une rare talent de tragédienne, dès que le malheur fond sur son personnage

d’Amenaïde, le timbre se corse insensiblement, et l’aigu gagne en ferveur sans perdre en moelleux ; parallèlement, la palette des affects s’enrichit d’une subtile austérité qui assure à ses *lamenti* un incroyable poids dramatique, sans pour autant nuire à la clarté de l’intonation ou à la célérité du trait rapide. Elle est accueillie par des tonnerres de *hourrah* au moment des saluts, volant ainsi la vedette au rôle-titre. Une autre bonne surprise est le ténor argentin **Santiago Ballerini**, qui se taille également un beau succès personnel dans le rôle d’Argirio (le père d’Amenaïde). Il se révèle en effet étourdissant dès son air d’entrée, insolent dans la colorature, notamment dans son grand air “*Ah ! Segnar invano io tento*”, hérissé de contre-*Ut* et contre-*Ré*, tandis que l’acteur se montre aussi particulièrement investi. Dommage que la basse géorgienne **Giorgi Manoshvili**, dans le rôle d’Orbazzano n’ait aucun air à chanter, car il se fait néanmoins positivement remarquer dans chacune de ses interventions, et l’on tient là une jeune basse pleine de promesses que l’on suivra à l’avenir avec intérêt. Enfin, le jeune mezzo française **Juliette Mey** – révélation lyrique aux dernières Victoires de la Musique Classique – impressionne dans son superbe air “*Tu che i miseri conforti*”, par son contrôle du souffle et son aisance dans la vocalise.

Enfin, côté mise en scène, **Pierre-Emmanuel Rousseau** fait preuve de son élégance habituelle, et comme toujours ne trahit jamais le caractère de l’ouvrage, qu’il fait plongé d’emblée dans un climat sombre et oppressant, dans une scénographie (qu’il signe lui-même, de même que les costumes) dépouillée et mortifère que seuls quelques “dorures” et effets de lumière tirent de l’ombre. Des moines aussi omniprésents qu’inquiétants y font peser une atmosphère pesante et obscurantiste, tandis qu’Amenaïde jetée dans une cage évoque sans coup férir au sort de Jeanne d’arc quelques siècles plus tôt dans cette même ville de Rouen. De la belle ouvrage avec une recherche esthétisante bienvenue en ces temps de laideur scénique quelque peu généralisée…

Enfin, l'on applaudira l'idée du fringant directeur de l'Opéra de Rouen, **Loïk Lachenal**, d'avoir voulu rendre hommage à **Ewa Podles,** disparue récemment, et qui restera, aux côtés de Marilyn Horne, la plus grande interprète de Tancredi ces 50 dernières années.

_____

CRITIQUE, opéra. ROUEN, Théâtre des Arts (du 12 au 16 mars 2024). ROSSINI : Tancredi. T. Iervolino, M. Monzo, S. Ballerini… P. E. Rousseau / G. Petrou. Photos (c) Marion Kemo.

AUDIO : Ewa Podles chante l'air « Di tanti palpiti » extrait de *Tancredi* de Rossini

---

CRITIQUE, opéra. LIEGE, le 28 janv 2023. BELLINI : La Sonnambula. Pratt, Barbera, Mimica… Giampaolo Bisanti / Jaco van Dormael.

« *Il ne faut pas avoir l'imprudence de lire le libretto* », écrivait Stendhal à propos de L'Italiana in Algeri. En va-t-il de même pour La Sonnambula de Vincenzo Bellini ? Dérivé d'un genre français, la « pastorale », l'aimable vaudeville villageois d'Eugène Scribe doit à Felice Romani, le

librettiste de Norma, des mots dont la couleur et la fluidité se prêtent à un essor de la voix, dérive flottante de pur bonheur de la mélodie. C’est exactement cette légèreté, ce plaisir simple, cette joie intrinsèque, que le metteur en scène / réalisateur belge **Jaco van Dormael** et sa femme chorégraphe **Michèle Anne De Mey** ont essayé de retranscrire scéniquement / chorégraphiquement à Liège. Si la première idée n’est pas nouvelle, doubler chaque chanteur par un danseur (et même deux pour Lisa et Teresa), ni même la deuxième, celle de les filmer en temps réel, la nouveauté réside dans leur conjugaison : alors qu’ils rampent sur le sol du podium sur lequel ils évoluent pendant toute la soirée, la captation vidéo (par en-dessus) et les images projetées entretiennent l’illusion qu’ils flottent dans les airs, détachés de toute contingence matérielle, pour un résultat aussi poétique qu’onirique. Une direction d’acteurs aux cordeaux, du côté des chanteurs, finit d’emporter l’adhésion du public, pour la partie scénique, à ce singulier spectacle.

Flottante Sonnambula à Liège
L’art de conjuguer la danse et la vidéo en temps réel



DIVINE JESSICA PRATT… Et **Stefano Pace**, le nouveau directeur de l'Opéra Royal de Wallonie, a mis les petits plats dans les grands de celle qui est pour nous la meilleure chanteuse belcantiste d'aujourd'hui, la soprano australienne **Jessica Pratt** ! Elle ne fait qu'une bouchée des difficiles vocalises dont est émaillée sa partie, qu'elle délivre de manière délicatement alanguie, sans jamais forcer le trait (le cristallin « Sovra il sen la man mi posa »). Son air final « Ah, non credea » tient du miracle par l'immatérielle ligne de chant, puis la pyrotechnie jubilatoire et jamais gratuite de « Ah ! Non giunge », avec la longue tenue sur l'ultime note de « Oh mio tesor » (un contre-ré !), qui signent là une interprétation tout simplement anthologique du rôle.
Son partenaire se situe sur les mêmes cimes, et c'est un chant tout aussi spectaculaire que délivre le ténor américain d'origine mexicaine **René Barbera**. Avec une voix plus corsée et

puissante que les habituels tenorini auxquels sont dévolus généralement la partie d'Elvino, il stupéfie dans le rôle, par son époustouflante aisance, hissant son personnage souvent sacrifié au tout premier plan. On n'est pas près d'oublier ses superbes variations dans la reprise du fameux « Ah ! Perché non posso odiartti ». Les deux forment ainsi un couple tout simplement irrésistible, et leur apparition aux saluts fait souffler un vent d'hystérie parmi le public (debout). La basse croate **Marko Mimica** n'est pas en reste, dans le rôle de Rodolfo, avec une élégance dans la ligne et une profondeur dans le registre grave qui n'appellent également que des éloges. Quel luxe d'avoir la soprano espagnole **Marina Monzo** dans le rôle secondaire de Lisa, elle qui chante déjà les premiers sur les plus grandes scènes, en graine de prima donna qu'elle est ! Enfin, **Julie Bailly** (Teresa) et **Ugo Rabec** (Alessio) complètent avec bonheur cette distribution de rêve.

En fosse, le nouveau directeur musical de la maison, le chef italien **Giampaolo Bisanti**, donne à la géniale partition du cygne de Catane une énergie, des couleurs, et une vraie « voix » qui s'accorde parfaitement à celles des chanteurs, tout en garantissant, grâce à un **Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie-Liège** particulièrement à l'écoute et bien disposé, l'authenticité du style bellinien.

CRITIQUE, opéra. LIEGE, le 28 janvier 2023. Vincenzo Belllini : La Sonnambula. **Pratt, Barbera**, Mimica… Giampaolo **Bisanti** / Jaco **van Dormael**. Photos : (c) Jonathan Berger

TEASER vidéo
« La Sonnambula » à l’Opéra Royal de Wallonie :

PROCHAINE production lyrique à l’affiche de l’Opéra royal de Wallonie – Liège : HAMLET d’Ambroise Thomas à partir du 26 février 2023
